

LES RUSSES ET NOUS



René BÉNEZET

**LES
RUSSSES
ET NOUS**

ÉDITIONS
REGAIN
MONTE-CARLO

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
100 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN
SURFIN DU VAL D'ISÈRE
QUI CONSTITUENT L'ÉDITION
ORIGINALE

© René BÉNEZET 1967

Je sais combien il est difficile de détruire une légende. Il est d'ailleurs tant de légendes inoffensives qu'il ne vient à personne l'idée de les faire disparaître. Et d'autant moins que certaines sont drôles, amusantes, instructives parfois.

Mais une légende qui n'a pas un demi-siècle, une légende dont la propagation pourrait être un jour funeste à la France doit être attaquée, combattue, détruite.

Si j'étais un communiste militant, ou si, simplement j'appartenais à ce parti, je n'écrirais pas cet opuscule parce qu'on ne manquerait pas de le juger écrit dans un but de propagande. Mais puisque tel n'est pas le cas, il est temps que je dise ce que je sais, que je prouve ce que je dis afin que tous les Français sachent ce que les Russes pensent de nous, ce que nous sommes à leurs yeux et ce que nous pouvons attendre d'eux.

LES RUSSES ET NOUS

Si parce que j'étais sur les bancs de l'école au début de ce siècle à une époque où le danger allemand devint plusieurs fois très sérieux, on s'avisait de me dire que je reste influencé par ces souvenirs, qu'il n'y a plus d'Empire russe, qu'il n'y a plus de tzar, je répondrais que s'il n'y a plus d'Empire russe, il y a toujours la Russie, que s'il n'y a plus de tzar, il y a toujours les Russes et je prierais mes interlocuteurs de lire attentivement cet opuscule.

I

Si je me contentais d'affirmer que les Russes aiment la France et les Français, que nous pouvons compter sur eux, qu'en toutes circonstances, ils seraient à nos côtés, il suffirait à ceux qui, de bonne ou de mauvaise foi, se trompent sur les sentiments des Russes de nier mon affirmation pour que le doute subsiste et que l'erreur continue. Il est donc indispensable de relater les principaux événements qui, peu à peu, nous ont acquis d'abord l'estime puis l'affection de ce grand peuple.

Pour cela, il faut remonter l'Histoire cent soixante-quatorze ans en arrière, à notre grande Révolution.

Il est certain que les soldats lancés par leur gouvernement contre les défenseurs de la jeune République, en ouvrant leurs bras devant eux au lieu de les combattre,

LES RUSSES ET NOUS

prouvèrent suffisamment qu'ils pensaient autrement que leurs gouvernants.

N'apportait-elle pas à tous, cette armée issue de la Révolution, les plus grands espoirs du plus grand bonheur : la Liberté ! Et n'est-ce pas cet état d'esprit qui contribua pour une large part aux premiers grands succès de Bonaparte dans sa célèbre campagne d'Italie ?

Tous les peuples d'Europe, sauf l'Angleterre qui depuis plus de cent ans avait coupé la tête d'un roi absolu, vibrèrent d'enthousiasme et caressèrent les mêmes espoirs.

Quand on pense à l'état d'ignorance et de servilité dans lequel était tenu le peuple russe, quand on sait qu'il patienta encore cent vingt-huit ans avant de se révolter, on comprend sa volonté farouche d'abolir un régime qui l'avait tant asservi.

On comprend aussi son admiration pour le peuple français !

Quiconque a fait un séjour de plusieurs semaines au milieu d'un peuple étranger croit en connaître la mentalité et l'affirme, se trompe complètement. Un séjour même de plusieurs années ne permet pas toujours de proclamer cette affirmation.

LES RUSSES ET NOUS

Pour connaître au maximum la mentalité d'un peuple, le fond de son âme, les traits de son cœur, il faut des circonstances très particulières qui peuvent ne pas se produire durant plusieurs siècles. Cette circonstance, c'est la vie commune pendant de longs mois dans un camp de prisonniers de guerre d'hommes de tous âges, officiers ou soldats de peuples alliés.

Si dans cet opuscule, j'écris que je crois connaître au maximum la mentalité des Russes, c'est parce qu'il m'a été donné de vivre pendant deux ans au milieu d'eux dans un camp de prisonniers de guerre en Allemagne.

Bien sûr, tous les Russes n'ont pas le même caractère, pas plus que tous les Français ou tous les Anglais, mais tous les Anglais comme tous les Français et tous les Russes, ont une mentalité semblable bien à eux.

C'est ainsi que parmi cent cinquante officiers russes, la plupart tsaristes farouches, d'autres plus libéraux et parmi ces derniers celui qui fut mon meilleur ami, le lieutenant Toukhatchewsky, devenu plus tard maréchal en chef de l'Armée Rouge, tous nourrissaient à l'égard de leurs camarades français et de la France les mêmes sentiments d'une amitié affectueuse qui put se

LES RUSSES ET NOUS

manifestent à des degrés différents, selon le caractère de chacun, mais inspirés par une même âme.

Depuis longtemps, il était dans mes intentions d'écrire cet opuscule. Je crois avoir bien fait d'attendre parce que les événements se multiplient qui confirment à peu près tout ce qu'il contient.

Je ne voudrais pas faire un cours d'histoire qui rendrait cet exposé fastidieux. Mais pour pouvoir se placer dans la peau d'un Russe d'avant 1917, il faut savoir ce que, pour nuire au succès de leur Révolution, tentèrent de faire les autres nations comme elles l'avaient fait cent trente ans plus tôt contre la nôtre.

A peu près tous les Français savent ce que fut le fameux « Manifeste de Brunswick » affiché sur les murs de la capitale, le 4 août 1792.

Il est évident que si la célèbre Proclamation des Droits de l'Homme dont le caractère universel effraya les monarques absolus, elle fut au contraire favorablement accueillie par les peuples plus ou moins asservis et soumis. Car si l'on a pu dire que les Français de 1789 étaient pacifiques, par esprit philosophique et humanitaire — ils le sont restés — je crois pouvoir affirmer que les hommes des autres pays ne l'étaient pas moins

LES RUSSES ET NOUS

et ne le sont pas moins restés. Et si l'Angleterre dotée d'un régime constitutionnel depuis près d'un siècle et demi, n'eut aucune inquiétude à cet égard, la politique de la Convention, les succès de nos armées, la réunion de la Belgique à la France, lui créèrent les pires soucis quant à son hégémonie commerciale ; au surplus, elle convoitait Dunkerque et Calais. C'est pourquoi, connaissant les ambitions des autres États : la Prusse voulait l'Alsace et la Lorraine, l'Espagne, Pau et le Roussillon : connaissant aussi la vieille rivalité entre la France et la Maison d'Autriche, tous ses efforts tendirent à former une coalition comprenant une dizaine d'États.

Nous fûmes malheureux partout au début de la guerre. Après la perte de la Belgique, l'occupation de Bayonne et de Perpignan par les Espagnols, l'invasion de l'Alsace par les Prussiens, l'occupation de Maubeuge et de Valenciennes ; Toulon et la Corse aux mains des Anglais, les armées ennemies envahirent la France.

C'est à ce moment-là seulement que la défense fut organisée. Mais elle le fut bien.

Les grands écoliers qui liront cet opuscule penseront tout de suite à cet officier du Génie qui avait nom

LES RUSSES ET NOUS

Carnot, plus souvent désigné par la périphrase « l'Organisateur de la victoire ».

De septembre 1793 à juillet 1795, non seulement tout fut reconquis, mais la plupart de nos adversaires eurent quelque chose à nous céder.

Il restait à vaincre l'Angleterre et l'Autriche. La première profitant de notre affaiblissement et surtout de nos terribles difficultés financières réédita, au moment qu'elle jugea le meilleur, la formation d'une seconde coalition dans laquelle elle fit entrer la Russie en la persuadant que la France voulait la supplanter en Orient.

Cette fois encore, nous ne connûmes que des revers dans la première partie de la guerre.

Mais il saute à mes yeux que les moins acharnés à nous combattre, c'étaient les Russes qui, repoussés à Zurich par Masséna se détachèrent de la coalition provoquant la dislocation de celle-ci.

L'Autriche signa la paix à Lunéville, le roi de Naples à Florence, les Russes à Paris, les Anglais à Amiens l'année suivante.

II

En n'invokant que nos visées en Orient pour faire entrer le Tsar dans la seconde coalition, les Anglais n'avaient pas employé le meilleur argument. S'ils lui eussent signalé les dangers qu'une révolution victorieuse peut faire courir à un souverain absolu, ç'eut été très différent. Mais les Anglais étaient-ils bien placés pour leur parler d'absolutisme ?

Quoiqu'il en soit, il est un fait, et je pense à mes camarades russes de captivité, officiers de l'armée de réserve ou de l'armée active qui s'appellent Chélaguine, Pawloff, Andrew, Toukhatchewsky et d'autres que je remercie de m'avoir appris tant de choses relatives à la littérature et à l'histoire russes, avec le seul souci de la vérité, il est un fait, disais-je, c'est que tous les tsars qui ont régné sur la Russie, même les bons, même ceux qui

firent preuve de libéralisme, et de générosité, tels Alexandre I^{er}, et surtout Alexandre II, tous ont été de farouches défenseurs de l'autocratie et du régime des Ukases. Et c'est bien parce que son frère et son successeur Nicolas I^{er}, qui au surplus n'était pas enclin au libéralisme, fut hanté par la crainte de voir pénétrer en Russie les idées libérales de l'Occident et surtout celles des philosophes français, qu'il édicta une série d'Ukases auxquels la moindre infraction entraînait la déportation et la punition au fouet.

Il me paraît utile de souligner un fait qui indique l'état d'esprit dans lequel fut signée, avec les Russes, la paix de Paris, le 8 octobre 1801. Eh bien, aussitôt après, le Tsar forma la ligue des Neutres et caressa l'idée de conquérir les Indes avec l'aide de la France et de les partager avec elle. Cela fait déjà penser à un autre traité signé six ans plus tard, au cours duquel la face du monde aurait pu une seconde fois être changée si, comme Cléopâtre, la sœur de l'Empereur de Russie avait eu le nez très long... J'y reviendrai.

Ce n'est donc que par haine de la Révolution qu'Alexandre I^{er} ne désavoua pas la fameuse convention de Pillnitz. Et par haine aussi que plus tard, le Tsar

LES RUSSES ET NOUS

de fer, Nicolas I^{er}, pour aider l'Autriche à écraser la révolution des Hongrois insurgés, lui envoya une puissante armée.

Enfin, c'est bien toujours cette même haine qui conduisit à Paris, en 1814, Alexandre I^{er}, pour placer Louis XVIII sur le trône.

Quel est, sachant cela, l'honnête homme qui oserait accuser les pauvres Moujiks de l'époque, soumis au servage, arriérés et tenus dans l'ignorance ?

J'ai parlé de Son Altesse Impériale Anne de Russie, sœur d'Alexandre I^{er} et dit que j'en reparlerais. M'y voici.

Mis à part ceux que la question intéresse et ceux qui ont des lettres, je ne crois pas que soient nombreux les Français qui savent ce que fut la vie sentimentale et conjugale de Napoléon. Et ce, malgré des romans, des pièces de théâtre et même ce qu'a pu en dire la reine Hortense dans ses mémoires. Dame, cela se passait il y a cent soixant-dix ans ; et comme dit la chanson : c'est loin, c'est loin tout ça !

Je crois donc utile de dire en deux mots, pour justifier l'attitude de Napoléon au moment du traité de Tilsit, comment s'était fait son premier mariage.

En 1794, dès qu'il eut repris Toulon aux Anglais

et fut nommé général, Barras lui conseilla vivement d'épouser Joséphine de Beauharnais ; et Carnot, plus pressant encore, lui donna le même conseil. Si bien que le jeune général épousa Joséphine en 1796, sans l'avoir jamais aimée.

Ce n'est évidemment pas dans les mémoires de la reine Hortense qu'on pourrait trouver la nature des relations qu'avait entretenues « l'Organisateur de la victoire » avec M^{me} de Beauharnais ; mais il était son ami et son protecteur, et elle lui était très attachée. Au reste, mes investigations à ce sujet étant restées vaines, je laisse au lecteur le soin de se faire une opinion.

Toutefois, la frivolité de la future impératrice était bien connue. Propriétaire du château de la Malmaison qu'elle avait acheté en 1792, elle y était souvent seule ou encombrée de savants avec lesquels son mari aimait de s'entretenir. En outre, les longues absences de Bonaparte et par la suite, de l'Empereur lui permirent de laisser libre cours à son tempérament. Mais si Napoléon ne divorça qu'en 1809, la raison de sa descendance n'était pas la seule pour l'y décider, car c'est en 1807 que l'idée lui en vint, tenace, péremptoire, le jour où en présence de la sœur du Tsar, dont la beauté était légendaire, il

LES RUSSES ET NOUS

s'en éprit au point d'en être obsédé. Si bien que l'entrevue des deux empereurs sur le Niémen, le 25 juin, onze jours seulement après la bataille de Friedland, consacra leur réconciliation. Les paroles les plus aimables furent prononcées, des propos amicaux échangés et exprimée. l'opinion d'Alexandre sur l'Angleterre par la phrase célèbre à laquelle il n'entendait certainement pas donner un double sens : « Je hais les Anglais autant que vous ! » Il y fut question d'alliance. Et ce qui fut dit de l'Altesse Impériale Anne, loin de déplaire au Tsar, comme l'ont écrit, à tort, certains historiens, le combla au contraire. Eh ! oui. Si Anne de Russie avait été laide, il est probable que le vainqueur de son frère n'en aurait pas été amoureux et n'aurait pas éprouvé la plus cruelle déception de son existence. Car Anne de Russie repoussa elle-même le projet de mariage et refusa de revoir, dans quelque circonstance que ce fût, l'Empereur des Français.

III

Si la décision de l'Altesse Impériale affecta l'Empereur Alexandre, elle exaspéra Napoléon et lui causa un grand dépit qui, après des erreurs dont la plus grave fut l'exécution du duc d'Enghien, lui en fit commettre d'autres. On doit se rappeler que c'est à la suite de cette exécution, véritable assassinat, encore aggravé par la violation d'un territoire étranger, unanimement réprouvé, qu'Alexandre I^{er} rompit les relations diplomatiques avec la France, puis accepta d'entrer dans la troisième coalition. On sait comment elle finit. Les Autrichiens et les Russes vaincus à Austerlitz. La Prusse n'avait pas eu le temps de se joindre aux coalisés. Au règlement, on ne s'occupa d'elle que pour lui faire signer le traité de Schoenbrunn qui la dépossédait du pays de Berg.

LES RUSSES ET NOUS

Vexé, le peuple prussien, plus guerrier que son roi, poussa ce dernier à demander au Tsar de se joindre à lui pour attaquer la France à laquelle il se chargeait d'adresser un ultimatum. C'était la quatrième coalition.

Je m'excuse d'être un peu retombé dans un cours d'histoire, mais c'est intentionnellement que je l'ai fait parce que cela me conduit au traité qui fit éclore entre les Français et les Russes ce sentiment d'affection mutuelle que les événements contemporains, depuis plus de quarante ans, n'ont pas cessé de renforcer.

On sait aussi comment se termina cette coalition : la Prusse écrasée dans la journée du 14 octobre 1806. Elle sera totalement démembrée et devra faire les frais du traité. Napoléon, marchant ensuite contre les Russes que Frédéric-Guillaume III avait entraînés dans la coalition, les repoussa à Eylau et le 14 juin 1807 les battit à Friedland.

Le Tsar demanda un armistice ; le 25 juin, ce fut l'entrevue sur le Niémen et quinze jours après, la paix de Tilsit.

Nous en avons déjà parlé. Mais, comme dans aucune histoire, je n'ai vu l'anecdote suivante que mon camarade de captivité Chelaguine me lut à maintes reprises, je

LES RUSSES ET NOUS

crois devoir la signaler. A la question posée par le Tsar à Napoléon pour savoir ce qu'il allait lui demander, celui-ci, sans hésiter, lui répondit : « Votre amitié. » Un traité d'alliance fut conclu entre la France et la Russie qui s'engageait non seulement à reconnaître les transformations territoriales de l'Europe, mais à déclarer la guerre à l'Angleterre.

*
**

En retour, Napoléon lui laissait toute liberté dans les Balkans, lui promettant même son aide contre les Turcs. Mais en même temps, il lui interdisait d'occuper Constantinople. Cette interdiction fut d'autant plus décevante pour le Tsar, qu'il crut y voir le désir de Napoléon de jouer le principal rôle dans la conquête de l'Inde. Mais en lisant la lettre adressée par Napoléon à Alexandre, le 2 février 1808, on se rend parfaitement compte qu'il n'envisage une campagne franco-russe aux Indes que pour atteindre l'Angleterre et la soumettre.

J'ai cru intéressant pour mes lecteurs de leur donner ici le contexte de cette lettre, extrait du livre de Vandal : « Napoléon et Alexandre ».

LES RUSSES ET NOUS

Le 2 février 1805.

Monsieur mon Frère,

Le général Savary, chargé d'affaires à Saint-Pétersbourg, vient d'arriver. J'ai passé avec lui des heures entières pour m'entretenir de Votre Majesté. Tout ce qu'il m'a dit m'a été au cœur... Ce n'est que par de grandes et vastes mesures que nous pouvons arriver à la paix et consolider notre système. Que votre Majesté augmente et fortifie son armée. Tous les secours que je pourrai lui donner, elle les recevra franchement de moi... Votre Majesté a besoin d'éloigner les Suédois de sa capitale ; qu'elle étende de ce côté ses frontières aussi loin qu'elle le voudra, je suis prêt à l'y aider de tous mes moyens.

Une armée de 50 000 hommes, russe, française et peut-être un peu autrichienne ne serait pas arrivée sur l'Euphrate qu'elle ferait trembler l'Angleterre et la mettrait aux genoux du continent. Je suis en mesure en Dalmatie : Votre Majesté l'est sur le Danube. Un mois après que nous en serions convenus, l'armée pourrait être sur le Bosphore.

LES RUSSES ET NOUS

Le coups en retentirait aux Indes et l'Angleterre serait soumise... Tout peut être signé et décidé avant le 15 mars. Au 1^{er} mai, nos troupes peuvent être en Asie et à la même époque, les troupes de Votre Majesté à Stockolm. Alors les Anglais, menacés dans les Indes, chassés du Levant, seront écrasés sous le poids des événements dont l'atmosphère sera chargée...

Dans ce peu de lignes, j'exprime à Votre Majesté mon âme tout entière. L'ouvrage de Tilsit règlera les destins du monde. Peut-être aussi de la part de Votre Majesté et de la mienne, un peu de pusillanimité nous portait à préférer un bien certain et présent à un état meilleur et plus parfait ; mais qu'enfin l'Angleterre ne veut pas, reconnaissons l'époque arrivée des grands changements et des grands événements.



IV

En raison de sa puissance et comptant sur son alliance avec la Russie, Napoléon ne vit plus d'obstacle à ses ambitions.

Il avait compté sans les fautes qu'à partir de ce moment-là, il ne cessa d'accumuler : l'extension du blocus, la main-mise sur les États pontificaux, la guerre d'Espagne et le laid motif qui l'y entraîna.

Certes avant de s'engager personnellement dans cette guerre, il ne manqua pas de rencontrer une fois de plus Alexandre I^{er}. La rencontre eut lieu à Erfurt. Les pourparlers s'y poursuivirent du 27 septembre au 17 octobre 1808. Le Tsar, et pour cause, ne s'y montra ni réticent, ni réservé comme l'ont encore écrit les historiens. Il obtint de Napoléon, à qui il fit d'importantes promesses, les plus larges concessions.

LES RUSSES ET NOUS

On a pu écrire que l'enthousiasme de Tilsit et de l'alliance France-Russe avait baissé dans l'esprit du Tsar ; mais après les impératifs de Napoléon sur l'occupation de Constantinople et de la Roumélie par les troupes russes, il serait injuste d'en rendre le Tsar seul responsable. Il est même certain que sans ces restrictions, les agissements du traître Talleyrand n'eussent pas influencé le Tsar quand, à Erfut même, il compara la solidité de la puissance napoléonienne à celle d'un château de cartes. Il arriva à le persuader que la chute de l'Empire français était certaine parce que le peuple français ne désirait pas autre chose — ce qui était un mensonge — et que le Tsar n'aimerait pas ce peuple s'il ne l'aidait pas à le débarrasser de son tyran.

Après de tels propos et ceux qu'il ajouta au sujet des visées de Napoléon en Orient, il était impossible qu'Alexandre I^{er} continuât de considérer comme valable la parole de l'Empereur des Français.

*
**

LES RUSSES ET NOUS

C'est pourtant en partie rassuré, malgré les revers de Dupont à Baylen, de Junot à Cintra, que Napoléon partit pour l'Espagne.

En quelques semaines, les Anglais étaient refoulés et l'Espagne vaincue. Mais inquiété par les agissements de Talleyrand et de Fouché à Paris, il rentra en France, trop tard pour empêcher la cinquième coalition de se constituer. Il ne put que se préparer à la vaincre.

Tout avait été fait pour entraîner le Tsar à soutenir l'Autriche sans y réussir. Mais celle-ci, encouragée par la promesse du Tsar de rester en dehors du conflit, soutenue par l'Angleterre, s'engagea à déclarer la guerre à Napoléon.

Battue à Aspern, à Essling, écrasée à Wagram, la paix fut signée à Vienne en octobre 1809.

Après un traité laborieux dont elle fit les frais, l'Autriche perdit Trieste, les provinces de Carinthie, de Carniole, de Croatie, etc..., toute la Galicie, dont la moitié alla à la Russie. On peut être surpris par la douceur avec laquelle Napoléon traita le Tsar qui n'avait certes rien fait pour l'aider à vaincre.

Dès après le Traité de Vienne, à l'apogée de sa puissance, au moment où il croit pouvoir en imposer à tous,

LES RUSSES ET NOUS

toujours et plus que jamais épris de la sœur du Tsar, Napoléon repense à son divorce d'avec Joséphine. Instruit de ses infortunes conjugales, les prétextes ne lui manquaient pas. Mais ayant horreur du scandale, il invoqua le motif de sa succession.

Hélas ! les sentiments de l'Altesse Impériale à son égard n'avaient pas changé. Il n'entrerait pas dans la famille des Tsars.

Ni dans ses mémoires, ni dans les confidences qu'il fit à ses proches n'est exprimée la peine qu'il en éprouva, ni la mesure de sa déconvenue.

Mais l'homme qui avait suivi les conseils de Talleyrand sur le sort à réserver au duc d'Enghien n'allait pas hésiter à se venger. D'abord en se retournant vers l'Autriche et en épousant la fille aînée de l'Empereur François II ; ce qui causa un grand dépit au Tsar ; ensuite en barrant au Tsar la route de Constantinople ; enfin, en envahissant la Russie avec une armée de 600 000 hommes.

Il avait cru à une victoire rapide. Mais il avait compté sans l'immensité de ce pays, sans le froid et surtout sans la bravoure des soldats russes. Si bien qu'à la fin de

LES RUSSES ET NOUS

l'année 1812, la grande armée réduite à 50 000 hommes était vaincue.

Cet opuscule n'est pas un cours d'histoire et je n'ai parlé de la guerre avec la Russie que pour mettre en relief la responsabilité de Napoléon devant les événements.

*
**

Au sort toujours réservé à ceux qui ont voulu dominer le monde, Napoléon ne pouvait pas échapper. Dans son exil, il a dû souvent penser à son intransigeance envers le Tsar, en le regrettant, car il s'est très bien rendu compte que le déclin de sa puissance a commencé dès qu'a été consommée sa rupture avec la Russie.

Une remarque encore d'ordre sentimental celle-là.

Après Waterloo et après le second traité de Paris, quand il tenta de rejoindre l'Amérique par Rochefort bloqué par la flotte britannique, ce n'est pas à l'Angleterre qu'il voulait se confier, c'est à la Russie. S'il ne le fit pas, c'est parce que pour rien au monde, il n'aurait

accepté d'entrer en vaincu dans la patrie de celle qui avait refusé de partager sa gloire : Anne de Russie. Comme quoi, même les moins attachés à l'amour et aux femmes en sont encore les esclaves.

Quand on lit dans les livres d'histoire de seconde comment les Anglais traitèrent Napoléon, on pense à l'épithète « Criminel de guerre » donnée aux Allemands qui suivirent Hitler dans sa folie criminelle d'extermination. Bien sûr, c'étaient des Nazis, mais combien y en avait-il en Allemagne ?

Pour les Anglais de 1815, Napoléon était un criminel de guerre. Et puisque sur ces mêmes livres, on peut lire des phrases comme celle-ci : « La France humiliée, saignée, exploitée financièrement, plus petite territorialement qu'avant la Révolution, mise au ban des nations, tel fut le bilan final de l'épopée napoléonienne, tel fut le prix de la gloire », ne leur en veillons pas trop.

Il est certain qu'après ce qu'elles venaient de subir, les nations alliées étaient bien décidées à frapper durement. La plus acharnée, la Prusse, voulait amputer la France de ses provinces du Nord-Est. Mais la Russie et l'Angleterre s'y opposèrent formellement et le Tsar, en raison de l'amitié qui le liait au Président du Conseil

LES RUSSES ET NOUS

français, le duc de Richelieu, obtint un adoucissement notable aux conditions du traité.

Je ne veux pas trop insister sur les faits historiques survenus au cours du XIX^e siècle après l'effondrement de l'Empire, parce que le titre de mon opuscule s'adapterait moins bien à son contexte ; aussi, me contenterai-je de souligner la malfaisance des monarques absolus, parmi lesquels Alexandre I^{er} n'était pas le dernier, qui, réunis à Troppau (Silésie), en décembre 1820, proclamèrent leur droit d'intervenir contre tout régime issu d'une révolution pour le chasser et y réinstaller l'absolutisme. Les Russes ne m'en voudront pas de dire ces choses avec l'accent un peu dur de la vérité, eux qui ont tant souffert de l'absolutisme.

Ainsi, je pourrais citer de nombreuses occasions où la Russie intervint pour nous soutenir. Ce fut d'abord son action pour empêcher l'Allemagne, inquiète de notre relèvement de nous déclarer la guerre en 1875. Un peu plus tard, c'est encore le tsar qui empêcha l'incident de frontière de Schmoebelé, en 1887, de dégénérer en conflit comme le désirait Bismarck.

Plus tard, enfin, alors que l'auteur de ces lignes arrivait au monde, s'il répugnait au plus absolu des

LES RUSSES ET NOUS

monarques d'Europe de contracter une alliance avec une République démocratique, le peuple russe pensait autrement, et c'est sous sa pression qu'Alexandre III signa l'alliance qui en trente et un ans, nous permit de gagner deux fois la guerre contre l'Allemagne.

V

Avant de poursuivre la lecture de ce chapitre, la dernière phrase du précédent aura conduit au souvenir cruel du traité de paix de Brest-Litowsk qui mit fin à l'état de guerre entre l'Allemagne et la Russie, le 3 mars 1918. Ce traité libérait les armées allemandes de l'Est qui renforcèrent aussitôt le front de l'Ouest où le général Nivelle venait d'échouer.

Il est certain que la situation des Russes à ce moment-là était tragique. Nos camarades de captivité nous en avaient fait le tableau : la révolution, la guerre. Ils vécurent avec nous des heures douloureuses. Tous, en nous quittant nous témoignèrent, dans les larmes, leur peine et leur affection. La plupart nous remirent leur photo sur le verso desquelles ils avaient tracé dans un excellent français quelques lignes comme les suivantes :

LES RUSSES ET NOUS

« Monsieur Bénézet, pensez, mon cher ami, à notre bonne amitié quand le sort vous rendra à votre pays.

» Votre ami, A. ANDREW,
» Bischoswerda 1917. »

« Monsieur Bénézet, n'oubliez jamais, ô ami, que l'âme française et l'âme russe sont sœurs.

» N. CHELAGUINE 1917. »

« Ami Français, je vais mettre mon épée au service de la Révolution pour faire une Russie meilleure, plus fraternelle, plus humaine et plus forte pour garder l'estime, l'affection et l'exemple du peuple français.

» Lt TOUKHATCHEWSKY 1917. »

Comme cela a été dit dans les premières pages de sa rédaction cet opuscule doit conserver les qualités qui lui sont inhérentes : ouvrage réduit. Ne poursuivant, en outre, aucun but de propagande, il doit être écrit selon la plus stricte objectivité.

Pour éviter de le prolonger, et surtout parce que les renseignements que j'avais pu en avoir étaient souvent

LES RUSSES ET NOUS

contradictoires, je ne dirai rien de ce qui a pu se passer en Russie dans la période de l'inter-guerre 1918-1939.

Il est certain que les Russes ont souffert. La femme d'un Ukrainien retraité mineur à Tamaris, venue en France en 1931, à qui je posai la question : « Quel est le mobile qui vous a fait quitter la Russie ? », m'a répondu : « La misère ! » Et pour m'en convaincre elle a ajouté : « Ma mère est morte de faim. » Oui, les Russes ont souffert ! Et si en 1939, ils possédaient une armée assez forte pour faire réfléchir ceux qui auraient pu avoir l'intention de saboter leur révolution, ils étaient dans un état d'infériorité flagrant en face de l'armée allemande.

Je dois donc signaler la terrible erreur qui en a entraîné tant d'autres sur les mobiles qui poussèrent le gouvernement russe de l'époque à composer avec Hitler, puis à signer le fameux traité de non agression qui permit à l'armée soviétique d'occuper en même temps que les Allemands la plus grande partie de la Pologne.

A ce jour, il reste encore, j'en suis certain d'après les questions qui m'ont été posées à ce sujet, des millions de Français ne connaissant pas la vérité.

LES RUSSES ET NOUS

Si à peu près tous les Allemands possédaient le livre d'Hitler « *Mein Kampf* » (Mon Combat) et l'avaient lu, peu de Français en connaissaient la teneur, et c'est bien dommage. Car en juin 1940, malgré que la France touchât au fond du malheur, si les Français avaient su, aucun n'aurait souscrit à l'armistice qui était politique avant tout. Le pays n'aurait pas été divisé, des exactions et des crimes n'auraient pas été commis et surtout l'honneur de la France n'aurait pas été entaché.

On sait ce qu'il en a coûté aux patriotes, aux grands Français qui s'y étaient opposés : Paul Reynaud, chef du Gouvernement, Georges Mandel, livrés par Vichy à Hitler qui les fit emprisonner en cellules au camp de Oranienburg, les condamna à mort puis les restitua à Vichy pour être assassinés par sa milice. Pétain hésita longtemps, mais G. Mandel périt assassiné en juillet 1944, dans la forêt de Fontainebleau.

Un peu plus tard, c'est le général de Gaulle que le Gouvernement de Vichy fit condamner à mort.

A part Pétain, qui eut la faiblesse de croire à la réalisation du rêve de sa vie : l'avènement d'une monarchie en France, avènement qui ne lui paraissait possible qu'à la suite d'une guerre perdue, il serait difficile

LES RUSSES ET NOUS

de donner à ceux qui le suivirent et devinrent collaborateurs une raison valable pour justifier leurs agissements. Je crois que Pétain ne connaissait pas « Mein Kampf », ou s'il le connaissait, il n'avait pas pris au sérieux les déclarations qu'il contenait. Elles avaient pourtant été confirmées par Hitler, s'écriant dans un discours, qu'il instaurerait pour mille ans dans le monde « l'Ordre nouveau nazi » incarné dans l'Allemagne du III^e Reich. Pour cette domination mondiale, nous savons maintenant comment il s'y serait pris, depuis qu'on nous a montré à quel rythme on peut abattre des êtres humains.



VI

La France est, reste et restera l'ennemi n° 1 de l'Allemagne! Affirmation solennellement exprimée dans « *Mein Kampf* ». S'il n'y est pas dit que la Russie en était l'ennemi n° 2, les Russes savaient à quoi s'en tenir. Instruits sur la préparation à la guerre, connaissant l'existence du formidable matériel de destruction dont disposait l'armée allemande, étant certains qu'ils ne résisteraient pas aux 200 divisions qui les auraient attaqués dès avoir écrasé et soumis la Pologne, les Russes, pour éviter le même sort ne devaient pas entrer en guerre. Et il fallait en outre mettre les Allemands en confiance. Le traité germano-russe de non-agression, puis l'offre d'occupation de la plus grande partie de la Pologne par l'armée rouge y suffirent entièrement. Hitler tranquilisé dirigea ses forces vers l'Ouest.

LES RUSSES ET NOUS

J'avoue que ce fut pour moi qui aimais les Russes, qui avais tant de preuves de leur amitié pour la France, un coup terrible. Et tout ce que j'entendais dire ou lisais à ce sujet exacerbait encore dans mon cœur un mélange de colère et de douleur. L'U.R.S.S., pour prix de sa trahison allait-elle recevoir et annexer la Pologne? Je ne pouvais pas le croire tant cela me paraissait à la fois monstrueux et impossible.

Tel n'était pas le dessein de Staline.

De Staline on a dit et écrit beaucoup de choses contradictoires. Aussi m'abstiendrai-je de formuler sur lui un jugement. Je me bornerai à dire ce que je pense de ses agissements.

Il connaissait le but insensé d'Hitler. Il savait que seule la force, donc la guerre pouvait ouvrir la voie à la domination nazi sur le monde par l'extermination de tous ceux qui n'étaient pas Allemands.

En tout cas, l'invasion qui le surprit fit perdre en quelques semaines les régions les plus industrielles de la Russie.

Je ne sais pas si les Soviétiques me feront l'honneur et la joie de lire cet opuscule traduit dans leur langue, mais dans le cas où cela pourrait se produire, je

LES RUSSES ET NOUS

m'abstiens de parler de la guerre. Les actes de courage, d'abnégation, la volonté farouche de vaincre ; la cruelle beauté des sacrifices ; tout cela a été porté si haut que je resterais au-dessous de la vérité si je tentais de le décrire ! Vingt millions de morts ! Je pleure en écrivant ce chiffre comme je pleure à la pensée des souffrances endurées par ce peuple ami !

Mais le ciel lui a donné sa récompense ! Il a vaincu ceux qui se croyaient plus forts que le ciel !

D'abord, l'agression allemande n'aurait pas dû surprendre Staline, et le surprendre d'autant moins qu'à maintes reprises il avait été informé des projets d'Hitler. Était-il de bonne foi ? Et son attitude n'était-elle que la conséquence de sa double incapacité politique et militaire ? Ou grâce à une certaine collaboration avec Hitler, espérait-il encore pouvoir se servir de l'Allemagne comme brise-glace contre le capitalisme occidental ? Dans l'un et l'autre cas je ne lui trouve aucune excuse.

Au reste, tout est troublant chez lui. Laisser disséminées dans le vaste État soviétique ses troupes, éviter de les organiser et de les concentrer alors que le danger devenait imminent était autre chose que de l'imprudence ou de l'incapacité.

LES RUSSES ET NOUS

Quant à la fidélité des Allemands aux termes du pacte, je suis persuadé qu'il n'y croyait pas. Mais alors, à quels sentiments obéissait-il? Ne serait-ce pas à la peur que lui inspirait Hitler? Cette peur qui l'avait poussé dès août 1939 à composer avec lui pour qu'il n'attaquât pas l'U.R.S.S. dès le début ?

On a aussi reproché à Staline sa rigueur. Nous Français, savons que la sévérité et la rigueur dont firent preuve les chefs de notre Révolution les conduisirent à frapper des innocents et à s'exterminer eux-mêmes sans, pour autant, avoir pu conserver ce que la Révolution avait apporté d'heureux. Staline, gardien vigilant de la Révolution d'octobre veilla sur elle au maximum.

Héla ! Par les déviations auxquelles, tôt ou tard les Dictateurs se laissent aller, Staline dont le mépris de la vie humaine était grand, oubliant la Russie pour ne penser qu'à lui, qu'à sa personne, qu'au bien fondé de ses conceptions, se laissa aller aux actions les plus basses et aux crimes les plus impardonnables. Il fit beaucoup de mal à la Russie en faisant disparaître les maréchaux de l'Armée Rouge, parmi lesquels mon bon ami Toukhachewsky. Les procédés qu'il employa pour le faire mourir constituent à mes yeux un super-crime,

LES RUSSES ET NOUS

puisqu'il pour arriver à ses fins il fabriqua une culpabilité basée sur la calomnie et le mensonge ! C'est bien triste ! Cependant quelle que soit ma peine, je ne veux pas faire de polémique, et n'en dis pas davantage. Mais j'engage vivement le lecteur que la question intéresse de lire l'ouvrage de M. Victor Alexandrov (Ed. Laffont) qui qualifie l'acte de Staline de faux le plus sensationnel de notre temps, ou encore le volume qui contient le condensé de cette douloureuse « Affaire Toukhatchevsky », publié par la Société « Les Amis de l'Histoire », 14 rue Descartes, Paris (5^e).

Quelle gloire donc pour l'Armée soviétique d'avoir pu, ainsi décapitée, remporter quand même l'une des plus grandes victoires de tous les temps !

Voici d'ailleurs l'opinion émise par les grands chefs des autres pays.

D'abord celle du Président Roosevelt :

« L'Armée rouge et le peuple russe ont sûrement contraint les forces armées allemandes à suivre la voie d'une défaite définitive et ont conquis pour de longues années l'admiration du peuple des Etats-Unis. »

LES RUSSES ET NOUS

Celle du général de Gaulle, prononcée à la Radio de Londres, le 20 janvier 1942.

« Il n'est pas un bon Français qui n'acclame la victoire de la Russie. Tandis que chancellent la force et le prestige allemands, on voit monter au zénith l'astre de la puissance russe. »

Enfin celle de Churchill, en 1945 :

« L'Armée rouge fête son vingt-septième anniversaire avec un triomphe qui a inspiré une admiration sans bornes à ses alliés et qui a décidé du sort du militarisme allemand. Les générations futures reconnaîtront leur dette envers l'Armée rouge aussi inconditionnellement que nous le faisons, nous, qui avons vécu assez pour être les témoins de ses magnifiques victoires. »

VII

De ses successeurs immédiats que je n'ai pas plus que lui le droit de juger, je ne dirai qu'une chose : ils étaient russes et comme tous les Russes, ils aimaient les Français.

Bien qu'inspirée par Lénine, c'est Nikita Kroutchev qui fut le réalisateur, le père, comme on l'a appelé, de la cohabitation pacifique. Mais bien avant cela, avant qu'il fût devenu chef suprême de l'Etat soviétique, alors qu'il se trouvait dans la ville de Kiev complètement détruite, s'adressant à un petit orphelin qui pleurait, la phrase qu'il prononça exprime bien la volonté qu'il avait déjà de tout faire pour la paix :

« Ecoute mon petit, je ne puis te faire qu'une promesse, c'est qu'il n'y aura plus jamais de guerre. »

LES RUSSES ET NOUS

Gagner un titre de gloire au vingtième siècle parce qu'on a proclamé qu'il ne devait plus y avoir de guerre, qu'il fallait vivre en paix, c'est-à-dire en d'autres termes, laisser à chaque peuple, à chaque individu son entière liberté de penser et d'agir paraît incroyable, quand on pense qu'il va y avoir bientôt deux mille ans le Christ prêcha sa doctrine de paix et d'amour entre tous les hommes.

Quoi qu'il en soit, la déclaration de M. Kroutchev sur la cohabitation pacifique créa un état de chose nouveau. A partir de ce moment, dans certains pays, y compris la France, il fut possible à ceux qui aiment les Russes de l'exprimer librement. Enfin, si à ces derniers la question suivante était posée : Pourquoi aimez-vous les Russes ? Ma plus grande satisfaction d'avoir écrit cet opuscule serait qu'ils y trouvassent la réponse à faire à cette question.

Parce que la guerre est maudite, parce que son spectre fait frémir d'horreur, je n'offusquerai certainement personne en écrivant que la politique de paix de M. Kroutchev eut en France le meilleur écho... Et pourquoi ce durcissement des relations entre la Chine et l'Union soviétique ? Parce que les gouvernants chinois

LES RUSSES ET NOUS

veulent rester durs et menaçants envers quiconque n'est pas communiste.

S'il est un cas parmi tant d'autres où la volonté de paix du peuple russe s'est manifestée aux yeux du monde, c'est bien dans l'affaire de Cuba.

On sait que de nombreux pays en Europe ont permis l'installation de bases de lancement de fusées autour des frontières soviétiques, sur leur sol. Je n'en connais pas le nombre. Je sais seulement que les Américains, pourtant encore sous la Présidence du regretté John Kennedy mirent en demeure le Gouvernement soviétique de retirer dans le plus court délai la base installée sur le sol de Cuba avec l'accord du peuple cubain.

Fort de son droit, confiant dans sa force, connaissant la puissance de l'Armée soviétique et le courage de ses soldats, mais sachant aussi que sa décision de céder à l'injonction américaine sauvait la paix du monde, M. Kroutchev céda. Le monde entier approuva son geste. La cohabitation pacifique en fut renforcée.

Ceci me conduit à une remarque que beaucoup de Français ont dû faire aussi : c'est qu'une guerre entre l'Amérique et la Russie à ce moment-là pouvait entraîner la France et tous les membres de l'O.T.A.N. dans une

troisième guerre mondiale. Pour me réconforter je pense à la position qui serait celle de la France maintenant si une telle éventualité se présentait dans des conditions semblables.

On dit autour de moi qu'aucun peuple, en ce moment, ne nourrit contre un autre peuple une haine implacable. Outre que je n'en sois pas convaincu, je constate hélas ! qu'il n'est pas nécessaire de se détester pour se faire la guerre. Il suffit de ne pas penser la même chose. C'est effrayant, car c'est la cohabitation pacifique foulée aux pieds. Mais n'est-ce pas terriblement dangereux et sait-on comment cela va finir.

Cette question pouvant faire le sujet d'un ouvrage plus complet que cet opuscule, je reviens à celui-ci.

Bien que depuis les premières pages, je me sois efforcé de ne pas faire un cours d'histoire, je serais tenté de parler longuement de M. Kroutchev. Mais ce que je sais de lui, ce que je crois savoir de lui, est-ce exactement la vérité ? L'histoire hélas ! ne la dit pas toujours. Que penseraient les lecteurs soviétiques entre les mains desquels pourrait tomber cet opuscule s'ils y découvraient des erreurs ? Je me bornerai donc à citer les témoignages de personnalités éminentes.

LES RUSSES ET NOUS

C'est d'abord M. Jules Moch qui écrit en 1963 :

« M. Kroutchev sait parfaitement qu'une guerre nucléaire ne comporterait ni vainqueur ni vaincu, mais seulement des victimes par centaines de millions, peut-être même par milliards. Les Soviétiques veulent par leur exemple, par les progrès économiques réalisés étendre le communisme sur le monde. Cette façon de voir et de penser n'est évidemment pas celle des dirigeants chinois. Ces derniers envisagent l'extension du Communisme par la force, c'est-à-dire par la guerre.

» Les Russes qui parlent au nom d'un peuple dont la misère n'est plus qu'un souvenir, dont le niveau de vie ne cesse de s'élever ne veulent pas perdre leur actuel mieux-être, ni connaître à nouveau les souffrances de la guerre. De plus, ajoute M. J. Moch, M. Kroutchev semble avoir pour la vie humaine plus de respect que Staline et que les dirigeants Chinois. Il dit encore que le régime soviétique a vaincu l'analphabétisme, qu'il a généralisé la formation universitaire et augmenté le nombre des étudiants et élèves des Instituts techniques. »

LES RUSSES ET NOUS

Puis, c'est la chronique de Pierre et Renée Gosset, expliquant lumineusement la pensée de M. Kroutchev quant à sa succession.

C'est enfin le compte rendu de M. Le Conseiller général Etoré, touristique politique à son retour d'U.R.S.S. en 1964 que je transcris :

« Les Membres de ma délégation ont pu, sur place, suivant leurs professions, se rendre compte des progrès réalisés dans tous les domaines par l'Union Soviétique. Reçus partout avec la plus grande courtoisie, objets, souvent au-delà des manifestations protocolaires, d'attentions touchantes, de gentillesse et spontanéité, ils ont pu aller où ils ont voulu, poser les questions qu'ils voulaient poser, certaines parfois indiscreètes, sans être le moins du monde suivis par un milicien ou arrêtés par la police politique. Les conversations qu'ils ont eues entre eux n'ont pas été enregistrées sur bandes et il n'y avait pas de microphones dissimulés dans les murs de l'hôtel. Contrairement à ce que croient beaucoup d'Occidentaux — ou à ce que on leur fait croire — l'U.R.S.S. est un pays libre où l'étranger,

LES RUSSES ET NOUS

tout comme le citoyen soviétique, va et se promène en toute liberté. »

Je ne transcris pas la fin du compte rendu où M. Etoré emporté par son enthousiasme fait un éloge dithyrambique du régime soviétique, n'étant appliqué à ne traiter dans cet opuscule que des rapports d'affinité et d'amitié entre les Russes et nous.

Il est à la fois caractéristique et réconfortant de constater que le changement des dirigeants soviétiques s'est effectué le plus simplement du monde.

Caractéristique parce qu'en fait M. Kroutchev n'a été ni limogé, ni encore moins disgracié comme l'a écrit et publié la presse étrangère, alors que certain journal soviétique, par euphorie peut-être, a parlé de son état de santé pour expliquer son départ. Caractéristique aussi qu'il ait eu pour successeur l'homme d'Etat qu'il avait lui-même plus ou moins désigné. Et c'est réconfortant de constater que la ligne politique des relations avec la France a non seulement continué, mais la coopération, la compréhension et le rapprochement de la Russie et de la France se sont accentués.

LES RUSSES ET NOUS

Je pense qu'il y a lieu de s'en réjouir. Car il n'échappa à personne que la paix du monde s'en trouve renforcée.

Je ne connais pas la nationalité et encore moins le nom de celui qui a écrit pour la première fois l'expression de « Guerre froide ». Je la déplore de toutes mes forces ! « Guerre froide », cela veut dire que deux pays ou deux groupes de pays font tout ce qu'ils peuvent pour se nuire et se faire du mal. Cela veut dire aussi que cette « Guerre froide » est susceptible de devenir une guerre chaude, c'est-à-dire une guerre totale.

Autre chose m'a encore révolté : c'est le slogan relatif à une agression soviétique. C'est, paraît-il, cela le danger. Pour y parer on s'arme. On fait la course aux armements. Moins de beurre, plus de canons, comme on disait jadis.

Et c'est la Russie, pleurant encore ses vingt millions de morts, qu'on désigne comme l'agresseur ! L'agresseur de qui ?

Je ne répéterai pas ce que j'ai déjà dit dans les pages qui précèdent quant à l'attitude du Gouvernement soviétique chaque fois que le danger d'un conflit s'est précisé.

LES RUSSES ET NOUS

Et je ne terminerai pas, aucune place dans cet opuscule ne pouvant être mieux choisie, sans dire mon étonnement de lire ou d'entendre dire par des Français pour désigner le mur de Berlin : « Mur de la Honte ». Leur excuse est sans doute de n'avoir jamais vu les murs des camps de concentration nazis, ou, s'ils les ont vus ils ne devaient pas savoir ce qui se passait derrière. Mais nous qui savons, les Soviétiques qui savent, nous leur demandons ce qu'auraient fait les Hitlériens s'ils avaient gagné la guerre ? Peut-être pas de mur, mais certainement le vide...

Que les Soviétiques, pourtant très forts et puissamment armés, fassent tout pour que ne se renouvellent pas les massacres qu'ils ont subis ; qu'ils éprouvent même un sentiment de peur à leur seul souvenir, c'est humain. Et dans tous les cas, je pense que nous, Français, devrions être les derniers à leur lancer la pierre.

Tandis que mon opuscule touche à sa fin, au moment où le chef de l'État français se prépare pour aller en Russie, ce 18 juin 1966, mes yeux en ouvrant le journal n'ont vu qu'un en-tête d'article. « La Tragique erreur de Staline », récit historique de M. Pierre Rondière. J'en ai aussitôt commencé la lecture. A la dixième ligne, sur-

pris par ces deux phrases : « Hitler attaquait son *allié* Staline » et un peu plus loin « Les deux Dictateurs — *liés* par le pacte du 23 août 1939 » — je me rendais compte que ces phrases se trouvaient dans le préambule de l'article de M. Pierre Rondière, donc n'avaient pas été écrites par lui.

Mon émotion passée, j'ai été heureux de la chose parce qu'elle me fournit l'occasion de redire que ce pacte n'était pas une alliance, qu'il ne liait en rien les signataires, les engageant seulement à ne pas se faire la guerre.

Au reste, ce partenaire, au lieu d'aligner ses forces sur celles de son *allié* n'a pensé qu'à augmenter les siennes soit pour se défendre d'une « agression possible » des Nazis, soit pour les combattre dans leur projet de domination mondiale.

Tout ceci n'infirme en rien le récit de M. Pierre Rondière ; et l'entêtement de Staline à refuser de croire si prochaine l'attaque allemande, reste aussi incroyable qu'incompréhensible. Comme reste plus incompréhensible encore la passivité dont il fit preuve alors que les Allemands avaient attaqué et déjà massacré des dizaines de milliers de Soviétiques.

LES RUSSES ET NOUS

Il est évident que cela a coûté cher aux Russes. Staline était hanté par la peur. Le relèvement de l'Allemagne vaincue en 1918 l'avait surpris ; celui d'après 1945 le surprit encore et l'effraya de surcroît.

De cette peur, j'en ai la conviction, même après Staline il reste des séquelles. D'où l'édification du Mur et la volonté des Soviétiques de s'opposer à la réunification de l'Allemagne.

Que mes lecteurs non convaincus lisent attentivement les propos de M. Giédon Hausner publiés en cette fin de juin 1966. Les voici :

« Les Allemands resteront des Allemands pendant des générations. Depuis Iéna, on leur a donné une éducation orientée dans un certain sens. Ils ont besoin d'être rééduqués pour pouvoir inspirer confiance. La chose est possible. Mais, ajoute-t-il, en l'état actuel des choses, si un nouveau Hitler surgissait en Allemagne, la Nation Allemande serait prête à le suivre. »

Tout cela explique bien des choses que les Occidentaux et surtout les Américains n'arrivent pas à comprendre.

LES RUSSES ET NOUS

Il est hélas ! des Français, et non des moindres, qui se trompent aussi.

Quelques jours avant le départ du Président de la République pour la Russie, un grand Français publiait dans le journal « Le Figaro » un article dont une seule phrase, *si elle exprimait la vérité*, rendrait caduc et réduirait à néant tout ce que j'ai dit dans cet opuscule. Je cite :

« Notre alliance avec la Russie nous a rarement porté bonheur. Elle nous a brouillés avec l'Allemagne. »

Quelle Allemagne ? Celle de Bismarck ? L'homme qui après Sadowa n'eut qu'un but : faire la guerre à la France ? L'homme qui pour y arriver n'hésita pas à user de faux ? L'homme enfin qui en 1875, exaspéré par notre redressement rapide nous conduisit aux portes de la guerre ? Qu'on me pardonne de me répéter, mais il faut qu'on le sache : c'est la Russie et son chancelier Kortchakof qui fit échouer le plan de Bismarck. Ce dernier en éprouva une telle colère que pour railler Kortchakof et nous humilier, il dit à maintes reprises qu'on devrait frapper les pièces de monnaie française portant

LES RUSSES ET NOUS

en exergue « Kortchakof protège la France ! » On sait qu'à cette époque, sur la tranche de certaines pièces d'argent on pouvait lire : « Dieu protège la France ! »

Cependant, Bismarck n'avait pas abandonné son projet de conflit avec nous. Et en 1887, il fit tout pour envenimer l'incident frontalier de Schmoebelé. C'est encore le Tsar qui empêche à l'affaire de dégénérer en guerre.

Alors ! Y voit-on plus clair maintenant ?

René BÉNEZET.



CET OUVRAGE
A ÉTÉ TIRÉ POUR

REGAIN

MONTE-CARLO

PAR " LES PRESSES
DE MONACO "

(S. G. P.)

A MONACO

ED. 481 - IMP 265

Dépot leg. 2^e trimes. 1967



